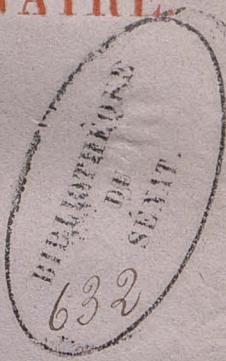
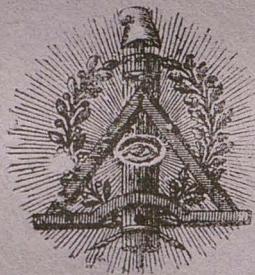


THEATRE REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



РЕДАКЦИОННАЯ

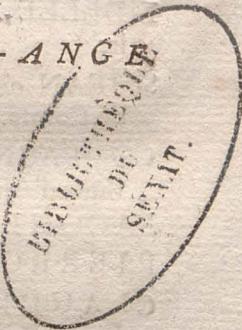
АДДИС-АББАБАС
ЭТИКА

LA CHUTE
DU PRÉJUGÉ,
OU LE
TRIOMPHE DE LA RAISON,
COMÉDIE EN PROSE,
EN TROIS ACTES,

Par le Sr. CARTIER, Fourier de Chasseurs
du Régiment d'Aunis;

Représentée pour la premiere fois, à Caen
le 24 Février 1790,

Par la Troupe du Sr. SAINT-ANGE



A CAEN,

Chez P. J. A. CHALOPIN, Imprimeur des Ville
& Château.

M. DCC. LXXX.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LE C^{te}. DE L'EXEMPLE. M. le Febvre.

LA B^{nne}. DU REFUS,
Sœur du Comte & Veuve. M^{lle}. Villars.

ÉMILIE, Fille du Comte. M^{me}. le Febvre.

L'ABBÉ DU HAUT;
Neveu du Comte & de la
Baronne. M. Despréaux.

LE COMMUN, riche
propriétaire. M. Dupréhaut.

ALCIDOR, fils de M. le
Commun, & amant d'Emi-
lie. M. de Foix.

FIDELLE, Suivante d'Emi-
lie. M^{me}. Dupréhaut.

ST-JEAN ou L'AMI, valet
du Comte. M. Duglassis.

COMPAGNON, Domes-
tique d'Alcidor. M. Auger.

JACQUES, Laboureur. M. Rozi.

PIERROT, Laboureur. M. Lanselin.

CLAUDINE, fille de
Pierrot. M^{lle}. Auger.

*La Scene représente un salon du Château de
M. le Comte.*

Nota. Les dixième & onzième Scènes du se-
cond Acte, ont été ajoutées après les premières
représentations.



LA
CHUTE DU PRÉJUGÉ,
OU LE
TRIOMPHE DE LA RAISON,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me}. ÉMILIE, FIDELLE.

M^{me}. ÉMILIE.

DIEU protecteur de cet Empire, voici le moment, où ses heureux habitans, attendent que tu répande sur eux, ta bénigne influence ! Veuille nous être prospère ! & que les autres peuples admirent, s'ils n'osent imiter la France !... Eh ! oui, ma chère Fidelle, la nouvelle régénération ne peut qu'être favorable à mon amour. Les rangs & la naissance ; étant plus rapprochés

4 LA CHUTE

de l'honnête citoyen , je ne désespere point de gagner mon pere , pour qu'il fasle ensuite tous ses efforts auprès de ma tante , afin qu'elle abjure ce faux préjugé de naissance , qui se croit le seul en droit de dominer , qu'elle - même donne l'exemple à son neveu , & que nul obstacle n'empêche mon union avec Alcidor.

FIDELLE.

Je crains bien , Mademoiselle , que vous ne formiez là des vœux chimériques.

M^{le}. ÉMILIE.

Ah ! ma chere , ne cherche point à détruire en moi une illusion qui fait mon soutien actuel.

Tu fais combien je suis attachée à l'objet cherri , qui a feu toucher mon cœur. Tu connois toute la pureté de ses sentimens ; tu as été témoin de ces doux entretiens , où son ame developpoit ces épanchemens , qui caractérisent si bien l'amant vertueux : avec quel charme je me rappelle cet instant heureux , où sa vue m'a fait éprouver un certain indéfinissable , qui a fixé à jamais mon choix... Quelle joie ne ressentois-je pas , en le voyant assidu au château , d'après les vives instances de mon pere pour l'y attirer ! Quel trouble j'éprouvois , lorsque le hazard nous laissoit seuls !... Combien me plaît le souvenir de ces muets entretiens , où nos réflexions concentrées , cherchoient à se manifester , malgré sa timidité & ma pudeur !... Quelle yvresse n'éprouvâmes - nous point , lorsqu'après un aveu sincère de sa flamme , il fut arracher le mien , que ma foiblesse étoit prête à chaque instant de déceler... Que j'étois loin , hélas de pressentir ces chagrins , que l'absence de mon amant ne

DU PÉJUGÉ,

fait que rendre plus accablans... Eh ! oui , je crois que ma tante & mon cousin l'Abbé sont ligués ensemble , pour empoisonner mes jours par leur humeur altiere.

FIDELLE.

Eh ! de grace , Mademoiselle , loin de vous de pareilles idées ! Monsieur Alcidor , par sa présence dissipera peut-être tous ces nuages. Je fais de sûr que Monsieur son pere a dit hier , qu'il attendoit son fils ces jours-ci.

M^{lle}. ÉMILIE.

Comment cruelle , tu m'as fait un mistere de cette nouvelle : tu sais combien elle peut contribuer à ma tranquillité , & tu as gardé le silence ! . Vas , je croyois t'être plus chere !

FIDELLE.

Ah ! mon' aimable Maîtresse , ayez de moi meilleure opinion. Mon zèle ardent à vous servir & à vous obliger , en toutes occasions , a dû vous prouver combien l'amitié , plus que le devoir , m'attachoit à vous. Ma discrétion n'auroit pas dû m'attirer un reproche. Je n'étois discrete qu'afin de vous ménager le moment de la surprise.... Vous savez que votre amant n'étoit attendu ici que dans deux mois , tems où ses études en Droit devoient finir : mais quelques circonstances que je ne connois pas , auront peut-être hâté son départ , & le hazard m'ayant conduit chez Monsieur le Curé , c'est là où j'ai entendu Monsieur le Commun annoncer l'arrivée de son fils , que je desire autant que vous.

M^{lle}. ÉMILIE.

J'espere que tu m'as déjà pardonné... Mais dis-moi, compagnon, le domestique d'Alcidor ne t'aimeroit-il point aussi? Il m'a semblé l'avoir remarqué, toutes les fois qu'il venoit au château.

FIDEILLE.

Je vous avouerai naïvement, que Compagnon a trouvé le secret de toucher mon cœur: il est si gai, & si rempli d'esprit, que je n'ai pu me défendre de ses poursuites: mais Mademoiselle, j'entends du bruit. . . .

M^{lle}. ÉMILIE.

Eh! bon Dieu, c'est ma tante & mon cousin: qu'ils vont m'ennuyer avec leur pompeux étalage de naissance.

SCENE II.

Les précédens, M^{me}. la B^{nne}. DU REFUS,

M. L'ABBÉ DU HAUT.

M^{me}. LA BARONNE.

MON cher Neveu, ne trouvez-vous - pas comme moi, qu'Émilie a des manières qui ne ressentent aucunement la noblesse de son extraction? Examinez-la? cette attitude & ce maintien tiennent du bourgeois. Quelle timidité dans le regard? Voyez donc, Abbé, quel air

DU PRÉJUGÉ.

qu'indé elle a ? en vérité ; voilà , je crois , la
bourgeoise personifiée.

Mme. ÉMILIE.

Eh ! de grace , ma tante , épargnez-moi ces
reproches. Une mere que je chérissois , hélas !
& un pere que j'aime & respecte , ne m'ont
apris qu'à imiter la nature , & à regarder les
personnes de la classe que vous méprisez si in-
justement , comme nos égales , dans le rang de
citoyen , & qu'on ne doit de la considération
à notre état , qu'autant qu'il donne l'exemple
des vertus patriotiques.... Telles sont les leçons
dont j'ai tâché de profiter.

Mme. LA BARONNE.

Votre mere ne fut qu'une recluse , qui passa
(très-ironiquement)
sa vie dans ce château , au milieu de ses chers
vassaux , & j'arrive tout à propos , pour corriger
votre pere , qui fut assez fort pour l'imiter.

*FIDELLE, en se retirant avec sa Maîtresse ,
(A part.)*

Les sentimens de ma Maîtresse , me la rendent
encore plus chere , mais ceux de Madame la
Baronne ne me disposent point à l'aimer.

SCENE III.

Mme. LA BARONNE. M. L'ABBÉ.

Mme. LA BARONNE.

*ADMIREZ , mon neveu , l'idiotisme d'un pere
& d'une mere , qui ont remplis la tête de leur
fille de pareilles sottises. Oh ! si j'avois des en-
fans , je les éléverois bien autrement.*

M. L'ABBÉ.

Il est bon quelques fois de compatir aux maux de son prochain ; mais c'est déroger à toutes les loix divines & humaines , en dépouillant les personnes de notre état de leurs plus beaux droits , & je ne crois pas du tout politique , le décret qui nous enleve tous nos priviléges. Comment soulager les malheureux qui avoient recours à notre bienfaissance ; ils sont en si grand nombre ; l'argent ne circule plus : les grands consommateurs ou sont absens , ou n'emploient aucuns artistes. Vous verrez , Madame , que tôt ou tard nous rentrerons en possession de nos droits.

M^{me}. LA BARONNE.

Vous avez raison , mon neveu , comment a-t-on pu concevoir l'affreuse idée d'enlever à des propriétaires des droits qui faisoient leur fortune ? C'est donc vouloir les ruiner , & leur ôter les moyens de soutenir l'honneur d'une naissance illustre..... Mon frere qui trouve tout cela admirable , & qui n'est point riche , comment pourra-t-il fournir aux dépenses qu'entraîne un grand nom ? Comment soutiendra-t-il l'onéreux poids des charges , qui lui enleva le quart de ses revenus passés ; en vérité , c'est être bien singulier.

M. L'ABBÉ.

Mon oncle , Madame , est un homme qui ressemble à la république de Platon ; il projette beaucoup , enfante des chimères , & met toujours l'impossible au rang des choses possibles.

M^{me}.

LA CHUTE

M^{me}. LA BARONNE.

Vous le peignez là à merveille, mais j'espere le rendre plus raisonnable, & je l'attends ici pour commencer mes leçons...

Bon, le voici, j'espere qu'elles le rappelleront à ce qu'il se doit.

SCENE IV.

Les Précédens, M. LE COMTE.

M. LE COMTE.

Pardon, ma sœur, si vous avez tant attendu ; j'étois allé chez un de mes voisins, homme aimable, riche, sociable, qui est ici propriétaire & aussi puissant que moi. Il a beaucoup de biens dépendants d'une maison de campagne fort belle, qui renferme tout ce que l'on peut désirer pour l'aisance de la vie : tout y est en ordre : tout s'y ressent du bon goût de l'heureux citoyen qui l'embellit par sa présence. Il y attend son fils, jeune homme beau, bien fait, d'une phisonomie prévenante, qui a l'esprit orné, d'un naturel aimable, & dont les études, en droit, sont achevées ; l'amant enfin d'Emilie.

M^{me}. LA BARONNE.

Que dites-vous, mon frere ?

M. L'ABBÉ.

Seroit-il possible, mon oncle ?

M. LE COMTE

Que signifie l'étonnement que vous faites par
toute l'un & l'autre ?

B

M^{me}. LA BARONNE.

Que signifie notre étonnement ? C'est donc là, Monsieur, l'époux que vous destinez à votre fille, & vous ne rougissez-pas de le nommer.

M. L'ABBÉ.

Mon oncle veut plaisanter, surement.

M. LE COMTE.

Je ne pensois point que l'exposé des sentiments favorables, que j'ai pour cette respectable famille, dût tant vous alarmer.

M^{me}. LA BARONNE.

Qui ne le seroit point alarmé, en voyant un pere dénaturé sacrifier les intérêts d'une alliance illustre & avantageuse, pour donner sa fille à un homme sans nom, sans titre.

M. L'ABBÉ.

Je ne crois pas Madame, que mon oncle parle vrai : il a trop de bon sens, pour ne pas s'imaginer quel ridicule il s'attireroit par une pareille démarche.

M^{me}. LA BARONNE.

Oui, je me plaît à croire que mon frere n'oubliera point ce qu'il se doit, & à toute sa famille.

M. LE COMTE.

Ma sœur parle encore en personne imbue de ce préjugé orgueilleux, qui foulloit aux pieds cette portion de l'état qui le soutenoit, qu'on écartoit des emplois distingués, qu'on écrasoit par les charges publiques, qui a enfin fait en-

tendre ses justes réclamations au pied du trône du Monarque, le modèle des Rois, dont le cœur paternel cherchoit depuis long-tems l'occasion de soulager son peuple, & qui presse à chaque instant le bonheur de ses fidèles sujets.

Vous avez le cœur bon, ma sœur, vous êtes même aimée de vos vassaux. Je l'ai appris dans le dernier voyage que je fis dans vos terres. Je vis avec plaisir que vous les soulagiez, qu'ils vous chérissent. Consentez donc à ne point porter obstacle au mariage de mon Émilie, avec le jeune Alcidor, fils de mon voisin, si elle-même ne s'y refuse pas. Le pauvre jeune homme, enhardi par l'amitié que je lui portois, me fit, avant son départ pour ses études, l'aveu des sentiments qu'il avoit pour ma fille. Je partis être fâché de sa trop grande confiance en mes bontés; je fis même semblant de m'emporter contre lui, & le laissai sortir, comme un homme désespéré de la mauvaise réussite de sa démarche. Il partit sans avoir communiqué à son père le véritable motif d'un départ si précipité. J'ai eu la barbarie de ne rien dire de mes sentiments, jusqu'au moment où j'ai assuré à mon respectable voisin, qu'à l'arrivée de son fils, je lui destinois un établissement. Jugez de sa surprise à ce début: elle augmenta bien d'avantage, lorsque je lui appris que c'étoit avec ma fille. Après avoir mis treve aux épanchemens de sa reconnaissance; j'ai exigé de lui un secret; & je veux jouir d'un moment de joie bien pure, en apprenant à ma fille & son bonheur & celui d'Alcidor.

(Il sort).

M^{me}. LA BARONNE *en le suivant.*

Il faudra que vous changiez, Monsieur, ou renoncer à mon bien.

M. L'ABBÉ, *aussi.*

En vérité, c'est bien dommage de donner un tendron comme celui-là, à un homme de cette classe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FIDELLE.

MA pauvre Maîtresse me fait pitié : elle est rêveuse, pensive ; elle n'a pas voulu rester au jardin, sûrement pour éviter la rencontre de sa tante & de son cousin, & pour rêver à M. Alcidor Oh! elle l'aime bien, moi j'aime bien aussi Compagnon.... Le bon mari qu'elle aurroit, il est bon, beau, bien fait, poli, spirituel, riche enfin, mais il n'est pas de condition... Voilà le pire. Eh ! qu'importe ! J'entends parler tous les jours que les trois ordres sont réunis. Cela ne veut-il pas dire qu'un homme de condition peut épouser une roturiere, & une roturiere un homme de condition : Ma foi, je l'entends comme cela. Mademoiselle Emilie peut donc épouser M. Alcidor. Oh ! Le beau

couple que cela feroit.... Pour moi , il n'y a pas de difficulté sur mon mariage avec Compagnon. C'est un drôle qui n'est pas sot dans son état..... Mais que je hais cette Madame la Baronne du Refus , & ce beau M. l'Abbé du Haut ! Ils prêchent toujours contre nous autres , & je crois que s'ils avoient été de la grande assemblée , ils eussent crié bien haut..... On frappe , qui ce peut être ? Voyons , Dieu ! C'est Compagnon.

SCENE II.

FIDELLE. COMPAGNON.

COMPAGNON , *avec vivacité.*

AH ! je te revois donc enfin , ma chere & charmante Maîtresse ; mon bijou , mon idole , mon ame , ma vie , comment te portes-tu ? Oh ! si tu savois comme je suis ennuyé , je crois que si je n'avois pas tant aimé mon maître , je lui eussé brûlé la politesse plutôt que de demeurer loin de toi .

FIDELLE.

Compagnon se mocque de moi : il prend bien son tems : il ne racontera pas ses infidélités qu'il m'a faites. Le bruit de vos beaux exploits , Monsieur , est parvenu jusqu'ici ; & vous cherchez à m'adoucir par des discours mielleux .

COMPAGNON ,

(à part .)

Qui diable lui aura dit tout cela ; je t'aime

cependant bien... (haut) Voilà, Mademoiselle, le bel accueil que je reçois de vous après une si longue absence, & pour prix de mon ardeur à venir embrasser tes genoux, (*il est à genoux.*) tu me boudes. Tu vois cependant l'amant le plus fidèle, le plus constant, (*l'embrassé en se relevant*) le plus amoureux de tous les hommes. (*Il fait mille caresses.*) Eh ! bien, boudes si tu veux... Mais tu ne m'empêcheras pas de t'aimer.

FIDELLE.

(*Compagnon l'agace toujours.*)

M. Compagnon a-t-il bientôt fini ! Faudrait-il que je me fâche tout de bon ? (*Elle lui donne un soufflet.*) Eh ! bien, tiens.

COMPAGNON, avec un peu d'humeur.

Cela n'est pas du tout régalant, je vous assure, & si c'est un à compte des caresses que vous me préparez, le jour de nos noces, on pourroit bien s'en passer, cela se sent trop violement. (*Il se rapproche.*) Tu es donc bien tachée ; ah friponne ! tu ris. Eh ! bien, j'oublie mon soufflet, & pour obtenir mon pardon, je veux encore courir les risques de t'embrasser. (*Il l'embrasse.*) Ma foi ne sois plus si méchante, car je t'embrasserois tant qu'à la fin je t'appaîferois.

FIDELLE.

Treve à tout cela ; je te pardonne ; mais dis-moi, que fait ton maître ?

COMPAGNON, en branlant la tête.

Il a passé une bien triste année, il a toujours

été rêveur , pensif , alloit toujours seul , ne fréquentoit personne , quoique (par parenthèse) plusieurs belles demoiselles m'ayent donné à entendre qu'elles l'aimeroient bien. Il avoit sans cesse les yeux attachés sur un portrait qui ressemble , comme deux gouttes de vin , à M^{me}. Émilie. ... Je suis bien heureux de ne savoir pas peindre , j'aurois imité mon maître , je n'aurois pu , comme lui , ni boire ni manger , & tu ne me verrois pas si bien portant. Ce diable d'amour fait bien (*haut*) du bien : bien du mal. (*à part*).

FIDELLE.

Si tu savois aussi à ton tour , combien ma pauvre maîtresse a souffert pendant une si longue absence. ... Mais elle parloit souvent de son amant , & moi de toi : cela nous consoloit un peu... Tiens , crois-moi , elle n'a guère été plus tranquille que ton maître. ... Par fois elle étoit contente , c'étoit lorsqu'elle avoit trouvé l'occasion de soulager quelque famille indigente. Oh ! ma foi , pour lors on voyoit la joie peinte sur sa phisionomie.

COMPAGNON.

Ah ! la bonne maîtresse que tu as , & moi le bon maître. Qu'il me tarde de les voir unis ensemble.

FIDELLE.

Cela n'est pas encore fait , je crains bien que M. le Comte ne se laisse gagner par Madame la Baronne du Refus , sa sœur , & par M. l'Abbé du Haut , son neveu : ils sont sans cesse à lui parler de sa naissance , des avantages que procureroit une alliance avec quelque famille opu-

lente & distinguée.... Que fait tout cela, lorsqu'on aime bien, & que l'on a encore de quoi!.. Mais cette dame est riche, & veuve sans enfans: elle peut frustrer Mademoiselle Émilie de tous ses biens. C'est, comme tu vois une forte raison: pour tout dire, en un mot, je crains beaucoup. M. le Comte, il est vrai, est bon, il aime tendrement sa fille & M. Alcidor. Tout cela est bel & bien; mais le préjugé peut nuire à nos intérêts communs, malgré que le pere de ma maîtresse entre fort dans toutes ces nouvelles affaires.... A propos de cela, si tu avois vu combien elle en a été contente; elle a tout à coup pensé qu'il n'y avoit plus d'obstacle à son mariage.

COMPAGNON, *avec un air de confiance.*

Pour cela, j'en réponds; ne crains rien, j'augure que tout ira au mieux. La présence de mon maître détruira toutes ces belles idées de grandeurs de Madame la Baronne. Tiens, M. Alcidor est si amoureux, que je réponds qu'il gagnera la partie; (*en chantant*) si j'en juge, c'est d'après mon cœur. (*bis.*)

FIDELLE.

Eh bien! je cours faire renaître la joie dans le cœur de Mademoiselle Émilie, en lui annonçant l'arrivée de ton maître. Bon jour, mon cher Compagnon.

(*Elle sort.*)

COMPAGNON court après & l'embrasse.

Bon jour, mon cœur!

SCENE III.

SCENE III.

COMPAGNON, *seul.*

NE suis-je pas un heureux mortel ? J'aime éperduement, & je suis aimé de même d'une fille charmante ! Oh ! elle fera tout mon bonheur, & moi le sien.... Mais, diable, elle m'a-voit cependant un peu embarrassé après mon beau début. J'ai tremblé, lorsqu'elle m'a parlé d'infidé-
lité. J'ai cru pour le coup, qu'elle savoit toutes les petites conquêtes que j'ai faites en Ville : Mais heureusement elle m'a bientôt rassuré ; cela est venu, on ne peut pas mieux, car j'allois lui demander pardon ; & Dieu sait, jusqu'où cela seroit allé ! .. A propos, il faut que j'aille au-
près de mon Maître, & que je l'engage à venir chez M. le Comte avec son pere. On verra pour lors si cette Madame la Baronne du Refus & ce Monsieur l'Abbé du Haut, auront le dessus dans cette affaire. Elle ne peut manquer de réussir, lorsque l'amitié, l'amour & les circon-
stances s'en mêlent.

SCENE IV.

M^{lle}. ÉMILIE. FIDELLE.M^{lle}. ÉMILIE, *avec agitation.*

QUE viens-tu de m'annoncer ? Alcidor de retour ! Ne me trompes-tu point ? Ne seroit-ce point pour faire illusion à ma douleur ?

C

non , je connois trop ton amitié & ton zèle pour moi... Mais dans quel temps arrive-t-il ? Au moment où ma tante & mon cousin font leurs efforts auprès de mon pere , pour le détourner des bonnes dispositions qu'il a pour mon amant.

FIDELLE.

Rassurez-vous , Mademoiselle , vous connoissez les bonnes intentions de votre pere. Il vous aime , il a beaucoup de respect pour M. le Commun ; il affectionne son fils , vous n'en doutez point. Ne sont-ce pas là autant de motifs pour vous rassurer ; & je crois fermement qu'il vous unira avec M. Alcidor , pour peu que son pere & lui agissent auprès du vôtre. Croyez-moi , il est bien difficile de refuser le bonheur des personnes que l'on aime : M. votre pere a le cœur trop bon pour cela.

M^{lle}. ÉMILIE.

Tu fais renaître la tranquillité dans mon ame , & je ne désespere point que le Ciel qui protège cet Empire ne veuille bien prendre pitié de moi.

FIDELLE.

Ma foi , vous avouerez comme moi , Mademoiselle , qu'avant ce moment-ci , tout alloit assez mal. Les gens puissans écrasoient les petits , sans que ceux-ci olassent porter plainte : graces au Ciel , nous n'avons plus rien à craindre là-dessus.

M^{lle}. ÉMILIE. (*Alcidor paroît avec Compagnon au fond du théâtre*).

Tu as raison , ma chere , tout ce que tu dis

est à propos : le faste des grandeurs n'aura plus le droit d'opprimer le faible , ni d'insulter à sa misère.

SCENE V.

Les précédens. ALCIDOR. COMPAGNON.

ALCIDOR, *Toujours du fond du théâtre.*

L'ENTENDS - tu , Compagnon ? Toutes ses paroles portent Sentences , & font connoître la bonté de son cœur.

COMPAGNON.

Que vous êtes heureux d'avoir une pareille maîtresse !

ALCIDOR, *s'avance précipitamment.*

(Avec émotion). Vous voyez , Mademoiselle....

M^{me}. ÉMILIE & FIDELLE, *avec étonnement.*

Ciel , c'est lui !

ALCIDOR.

Oui , vous voyez 'un homme dont le cœur vous est connu , qui fit & fait encore ses délices de vous aimer , qui vous chérira toujours , mais qui doit se contraindre au point de perdre à jamais l'espoir de vous appartenir.

M^{me}. ÉMILIE , *troublée.*

Comment ? Que dites-vous ? Oh ! Ciel !

ALCIDOR.

(A part). Elle ignore le refus de son pere.

(Haut). Quoi, chere Émilie, vous n'êtes point instruite?... Ma démarche auprès de votre pere... Le motif de mon départ précipité... L'accueil que j'ai recu.... Tout vous est donc inconnu? (Apart). Elle ne fait rien, qu'ai-je fait?

FIDELLE à COMPAGNON.

Que signifie tout cela? ma maîtresse pleure!... Monsieur est triste.... Que pourroit lui avoir dit M. le Comte?

COMPAGNON.

De ne plus penser à sa fille.

FIDELLE.

De ne plus prétendre à la main de Mademoiselle: non, je ne puis me l'imaginer: & que deviendrions-nous?

COMPAGNON.

Il n'y a pas de difficulté pour nous marier; nous nous convenons, c'est tout ce qu'il faut.

ALCIDOR en se retournant voit pleurer Émilie:

Vous pleurez, charmante Émilie, ah! que ces larmes me sont précieuses! Elles me font voir combien je vous suis cher, & toute la grandeur de ma perte.

M^{lle}. ÉMILIE, d'un ton languissant, avec l'expression de la douleur.

Cruel, que parlez-vous de perte! Quoi, plus d'espoir!... Vivre pour languir.... Ne plus penser à l'objet.... Y renoncer pour jamais.... Non, je ne le puis.... Alcidor.... Fidelle... (Elle tombe dans les bras de Fidelle qui l'emmène)

SCENE VI.

ALCIDOR. COMPAGNON.

ALCIDOR *avec les marques du désespoir.*

GRAND' Dieu ! Qu'ais - je dit ?... Qu'ais - je fait ?.... J'ai pu lui découvrir ce secret ?.... J'ai pu lui annoncer son malheur & le mien... Cruelle position.... Aimer. Être aimé. Ne pouvoir être uni à l'idole de son cœur... (plus calme.) Ah ! Monsieur le Compte ! ah ! mon Pere ! Que n'êtes - vous témoins de nos pleurs communs ! Vous feriez attendris. Le Ciel ne vous fit pas des cœurs durs & barbares. Vous consentiriez à notre union. On peut commander au préjugé , mais jamais à la nature.... Faut-il qu'en frondant l'intention de l'Etre éternel , qui nous créa tous égaux devant lui , faut-il qu'une institution d'opinion , exclue une classe de toute alliance avec l'autre?.... Ah ! chère Emilie , faut-il qu'une erreur terrassée soit la cause de notre tourment ? Grand Dieu prends pitié de moi !

COMPAGNON.

(A part.) Que je le plains ! (Haut.) Ah ? mon cher maître ; j'entre dans tout l'excès de votre douleur ; mais j'ai peine à me persuader que M. le Comte.... Le voici avec M. votre pere.

ALCIDOR.

Ciel , j'ai recours à toi !

SCENE VII.

Les précédens. M. LE COMTE. M. LE COMMUN.

M. LE COMTE, avec surprise.

QUOI, M. le Commun, vous m'avez fait un mystere de l'arrivée de votre fils?

M. LE COMMUN.

J'allois vous en parler, & j'étois bien loin de penser qu'il eût ici précédé mes pas, sur-tout ne l'appercevant point avec vous, au moment où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer forranr du jardin pour rentrer dans votre appartement, avec Madame la Baronne & M. l'Abbé.

ALCIDOR *d'un ton & d'un air embarrassé.*

Daignez, M. le Comte, agréer mes très-humbles respects, les sentimens du plus parfait dévouement pour votre personne. Oui, Monsieur, je ne fais de quelle maniere vous témoigner ma reconnaissance, pour toutes les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'à ce moment, & je ne cesserai d'intercéder le Ciel, pour qu'il répande sur vous tous ses dons précieux.

COMPAGNON *à part.*

Oh ! la belle âme ! M. le Comte ne veut pas consentir à son mariage avec sa fille, & mon maître prie pour prolonger la vie du pere.

M. LE COMMUN.

Je joins, Monsieur le Comte, mes vœux à

ceux de mon fils , & j'en desire de tout mon cœur l'entier accomplissement.

COMPAGNON.

(*À part.*). Il faut bien que je parle aussi.

(*Haut*). Je fais aussi pour la conservation de vos jours , & de votre prospérité , tous les souhaits qu'on peut faire.

M. LE COMTE.

Mes amis , je suis bien sensible à tous les sentiments que vous me témoignez. (*À M. le Commun*). Je suis tenté à chaque instant de lui annoncer son bonheur. (*À Alcidor*). Vous n'ignorez point à quel silence j'ai condamné votre amour chimérique pour ma fille , & j'augure trop bien de vous , pour espérer que votre conduite justifiera l'estime que j'ai pour vous & votre respectable père.

ALCIDOR.

Vous m'ordonnez le silence , je le garderai : mais , Monsieur , plutôt mourir que d'arracher de ce cœur sensible & constant , un amour qui ne finira qu'avec mes jours. Ah ! Monsieur , ah ! mon père , prenez pitié d'un malheureux , qui pleure son ingratitude envers un protecteur qui le comblloit de ses bontés , & qui vivoit dans une parfaite sécurité sur le sort de sa fille : comme un monstre , j'ai porté le chagrin dans le cœur d'un père qui m'aimoit , & peut-être le remords d'un mauvais choix dans le cœur d'une fille vertueuse , qui ne connoissoit que la bienfaisance & l'amour paternel.

M. LE COMMUN attendri.

M. le Comte ! Mon fils !

M. LE COMTE.

Ah ! c'en est trop... Mais, qui vient là?
 C'est Fidelle. Elle paraît triste... Qu'a-t-elle?
 Voyons.

SCENE VIII.

Les Précédens, FIDELLE, l'air triste.

M. LE COMTE.

APPROCHES, digne compagne de mon
 Émilie ; parles ! Qui peut avoir occasionné
 cet abattement dans lequel tu parois ? Que
 feroit-il arrivé ?

FIDELLE.

Ah ! Monsieur ! Madame la Baronne... M.
 l'Abbé... Mademoiselle...

M. LE COMTE.

Eh ! bien, quoi ? Que veux-tu dire par là ?
 Explique-toi.

ALCIDOR à Compagnon.

Je tremble de l'entendre.

COMPAGNON.

Et moi aussi, Monsieur.

FIDELLE.

Je vous dirai, Monsieur, que Madame la
 Baronne & M. l'Abbé tourmentent Mademoi-
 selle votre fille, & font tous leurs efforts pour
 lui inspirer de la hauteur & du dédain contre
 ces

Ces deux Messieurs. Ils lui mettent toujours devant les yeux la noblesse de son extraction, les avantages d'une alliance avec un jeune seigneur, dont la famille est riche & opulente, & qui lui a déjà parlé à ce sujet. Enfin, pour la convaincre, ils lui ont dit que c'étoit votre dessein, & que les accords étoient signés. Jugez, Monsieur, de son étonnement à ses parolles ; elle en est tombée évanouie, & grace à mes soins, elle est mieux. j'ai crains la récidive, c'est pourquoi je me suis empressée de vous informer de tout cela.

M. LE COMTE.

Je te remercie de ton zèle.... Venez M. le Commun, je leur ferai voir jusqu'à quel point je vous honore & vous respecte. Il est tems de fondre ce faux préjugé dans le creuset de la raison, pour ne plus admirer que la vertu dans une naissance élevée.

SCÈNE IX.

ALCIDOR. FIDELLE. COMPAGNON.

ALCIDOR, *d'un air inquiet & empressé.*

Ne me déguise rien, Fidelle, tu sais combien j'aime ta Maîtresse. Son indisposition peut-elle avoir des suites ?

FIDELLE.

Je ne le crois pas, Monsieur; mais elle a été vivement frappée de ce maudit mariage. Elle a cru, comme moi, que c'éroit une chose réelle, & que tout espoir vous étoit interdit. Mais non, je vois les affaires aller bon train : car M. le

D

Comte paroît fâché tout de bon contre ces deux ennemis du repos de sa fille. A vous parler franchement, je crois que nous signerons tous quatre, ce soir, nos contrats de mariage.

ALCIDOR.

Tu me tranquilise.... Mais il m'a encore récidivé l'ordre de ne plus parler à fille.

FIDELLE.

Monsieur vous a dit ce qu'il a voulu : mais par ce que j'ai vu, vous devez tout attendre.

COMPAGNON.

J'en accepte l'augure. Tenez, ma foi je crois qu'elle a raison.

ALCIDOR.

Je puis donc me livrer à la douce espérance de devenir l'heureux possesseur de la plus aimable, de la plus accomplie de toutes les femmes. Je ne puis plus en douter, le trouble de M. le Comte, l'horreur que lui ont inspiré les sentimens de sa sœur & de son neveu, ce qu'il a dit en partant, tout concourent à me livrer à cette douce illusion.

COMPAGNON à FIDELLE.

Ah ! que d'heureux, M. le Comte fera aujourd'hui, ta maîtresse, mon maître, son pere, toi & moi, & puis tout le Bourg.

ALCIDOR.

Ne nous flattions point d'avance, crainte de trouver peut-être trop dur notre arrêt. Attendons tout de la bonté du cœur de M. le Comte,

& de la tendresse qu'il a pour sa fille. Ah ! s'il la consulte , que ne dois-je pas attendre ? Je crains encore ce préjugé , enfant du despotisme , qui nous tiranisa pendant tant de siècles , que nos augustes représentans viennent enfin de chasser de la France , pour aller par toute l'Europe , la remplir du bruit de sa chute. (*Il sort.*)

COMPAGNON , *s'en allant avec FIDELLE.*

Tandis que mon maître va promener son inquiétude , je vais en attendant le dénouement , risquer une démarche chez le notaire.

SCENE X.

JACQUES & PIERROT *entrent avec précaution , comme par respect pour le maître.*

JACQUES.

Il n'y a personne.

PIERROT.

Non , Jacques , pourquoi viens-tu ici ?

JACQUES.

Tiens , mon ami Pierrot , je venons ici pour remercier M. le Comte , de ce que comme ça l'autre jour , il est venu cheux nous , & qu'il a baillé de l'argent à ma mère , à cette fin que mon jeune frère , qui a de l'esprit comme un ange , (*vite*) & que M. le Curé & M. le Magister , aiment ben pour ça , allât à la ville pour apprendre à ben lire , ben écrire , & ben chiffrer pour remplacer M. Grimoire , notre maître d'école , qui est ben savant Qu'en d's-tu ? n'est-ce pas là , mordié , un bon Seigneur ?

PIERROT.

Ah ! par ma foi oui , c'en est 'un bon , filà

JACQUES.

Et toi , Pierrot , pour quoi viens-tu ici ?

PIERROT.

Pourquoi , dame , c'est que je devons quelques sols à M le Comte : je n'avons point d'argent , vois - tu ben , pour le payer à présent : je venons pour l'y demander un délai , & je ferons tout notr-possible après pour l'y en bailler à la St - Martin.

JACQUES.

T'es ben sûr qu'il te l'accordera.

PIERROT.

Je ne fais où diable se cache l'argent ; je n'en voyons que pour en dépenser , & je n'en recevons pas plus que de peste ; ceux qui nous devont disont de même ; bentôt on sera forcé de fondre jusqu'à nos cloches pour faire de la monnoie

JACQUES.

C'a viendra : par la sanguié , c'a est ben étonnant : ceux qui sont riches gardont tout , & ne dépensont point : voilà l'éénigme , mon ami.

SCENE XI.

Les Précedens. CLAUDINE.

QUEUQUE c'est , Claudine , queue bonne nou-
velle viens-tu nous apporter ?

CLAUDINE.

Mousieur Toesin, notr' Marguillier, est venu cheux nous pour dire de vous dépêcher ben vite de prendr' votr' fusil & de courir sur la place où tous les hommes du bourg devont faire des réjouissances Je lui avons dit que je savions où vous étiez, que je vous avions vu entrer cheux mousieur Bouchon, où sûrement vous étiez à boire, j'y avons couru; on m'a dit que vous étiez ici, me v'là.

PIERROT.

Comment petite morveuse, t'a peut-être dis cela devant ta mère.

JACQUES.

Pierrot, t'en seras quitte ce soir pour un farmon.

CLAUDINE, *en pleurant.*

Papa, je ne savions pas qu'il ne falloit pas dire ça devant maman. Une autr' - fois je ne dirons mot.

JACQUES.

Il faut, mon cher Pierrot, courir ben vite, afin que nous ne soyons pas les derniers à cette belle fête.

PIERROT.

Nous parlerons ce soir à M. le Comte. J'avons encore de quoi boire une bouteille: entend's-tu Jacques, & toi Claudine, bouche cousue là dessus.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. LE COMTE. M. LE COMMUN.

M. LE COMTE.

JE suis bien mortifié, mon cher Monsieur, de vous avoir vu en but aux atrocités & aux invectives de ma sœur & de mon neveu. Mais que je serai bien vengé d'eux aujourd'hui, en alliant ma famille à la vôtre. C'est une chose qui me tient d'autant plus à cœur, que ma démarche pourra m'acquitter envers ma Patrie, des honneurs que j'en ai reçus.

M. LE COMMUN.

Elle n'a fait que rendre justice aux belles actions de vos ancêtres, & à votre mérite personnel.

M. LE COMTE.

En faisant participer ces honneurs à votre famille, je ne fais que rendre justice à la vertu... Mais je voudrois bien voir ma fille, pour savoir quelle impression aura fait sur elle mon débat avec ma sœur... Aura-t-elle pris au sérieux son mariage ? Il est important que je consulte son cœur. Je suis sûr qu'il est tout entier à votre fils. Mais voyons, je veux l'éprouver. Holà. Quelqu'un, St-Jean ?

SCENE II.

Les précédens, St-JEAN ou L'AMI.

St-JEAN, *d'un air un peu niais.*

Qu'y a-t-il pour votre service, mon maître?

M. LE COMTE.

Que tu aille dire à ma fille de passer ici...
Mais, à propos, tu as là un nom que je voudrois bien que tu changeasse. Lequel choisis-
rois-tu?

ST. JEAN.

(*À part*). Mon maître est bien bon, il y a trop long-tems que je m'appelle St. Jean, & ce n'est pas mon nom : je voudrois m'appeler l'ami. (à *M. le Comte*) Monsieur... Monsieur... je vous aime bien. Vous le savez déjà, vous m'aimez bien aussi, oh ! je le vois tous les jours : c'est pourquoi.... je n'ose vous le dire.

M. LE COMTE.

Parles, ne crains rien : ne suis-je pas ton ami?

ST. JEAN.

Oh ! oui, Monsieur, je le fais, c'est pourquoi je voudrois m'appeler l'ami, oui l'ami, l'ami de mon maître.... Je vous ai toujours bien servi, mais le nom de l'ami me donnera encore plus de courage pour mériter de plus en plus l'estime, & la considération d'un si bon maître.

M. LE COMTE.

Eh ! bien , souhaite ; je t'ai toujours vu remplir tes devoirs avec zèle & fidélité , c'est ce qui fait que je t'aime ! eh bien ! appelles-toi l'ami , vas.

L'AMI , avec des démonstrations de joie.

Je suis plus content que si vous m'aviez donné beaucoup d'argent ; je n'oublierai jamais tant de bontés.

(Il sort.)

M. LE COMTE.

Ne trouvez-vous pas comme moi , mon cher , que c'est bien peu honorer l'humanité , en donnant à un homme , que la nécessité force à nous servir , un nom autre que le sien.

M. LE COMMUN.

Votre bon naturel vous fait appercevoir tout ce qui peut choquer , ce que l'on doit à ses semblables.

SCÈNE III.

M. LE COMTE. M. LE COMMUN.

M^{me}. ÉMILIE FIDELLE.

M. LE COMTE.

TU ne doutes pas , ma chère Émilie , combien je t'aime , combien ton bonheur m'intéresse. Tu m'es chère par plus d'un titre , non seulement parce que je suis ton pere , mais encore

encore, parce que tu es l'image d'une épouse que j'adorois, qui réunissoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur..... Comme elle, tu as la même sensibilité, la même affabilité, le même penchant à faire du bien : c'est pour cela que je t'ai choisi un époux qui posséde toutes les qualités propres à rendre une femme, comme toi, heureuse. Aurois-tu quelque penchant au mariage ? Parles, je suis ton père & ton ami. M. le Commun est celui de la famille, parles sans crainte.

M^{lle}. ÉMILIE.

Tout ce que mon père ordonnera, je suis prête à l'exécuter ; ma soumission à ses ordres est sans bornes.

M. LE COMTE.

C'est ce dont je ne doute point, aussi j'en agis avec toi plutôt en ami qu'en père.

M. LE COMMUN.

Heureux ceux qui ont de tels enfans.

M. LE COMTE.

Aussi en sens-je tout le prix. Le bonheur de mon Émilie m'est si cher, que je ne veux l'unir qu'à un homme qu'elle jugera digne d'elle... Vous le connaissez, Monsieur, pour être le seul, qui réunisse les qualités du cœur & de l'esprit propres à rendre heureuse une compagnie..... Ta tante t'aura sûrement parlé du jeune homme qu'elle m'a proposé pour ton époux ; Il réunit tous les avantages qui te conviennent... Quoi tu te troubles, tu ne réponds rien ! Que signifie ce silence ;.. ma fille me seroit-elle rebelle ?

E

Non, mon pere, je suis prête à vous obéir
& à vous sacrifier mon inclination... Mon devoir
parle, toute autre affection doit être rejettée...
Oui, mon pere, jamais je n'oublierai que je suis
votre fille, ce que je dois à la mémoire de ma
mère... Faites de moi ce qu'il vous plaira.

M. LE COMTE, *affectant l'étonnement.*

Quel langage nouveau ! Ma fille auroit-elle
fait un choix, sans l'aveu de son pere ?

M^{me}. ÉMILIE, *tombe aux genoux de son pere.*

Je m'avoue coupable de la plus noire ingra-
titude d'avoir, sans votre consentement, donné
mon cœur à l'être qui mérite le mieux de le
posséder.

M. LE COMTE, *en la relevant brusquement.*

Quel est ce mortel assez audacieux, assez témo-
raire pour...

M^{me}. ÉMILIE *tremblante.*

Alcidor.

M. LE COMTE. M. LE COMMUN *ensemble,*
affectants toujours l'étonnement

Alcidor.

M^{me}. ÉMILIE.

(*Apart*). Dieu ! daignez me secourir !

M. LE COMTE à M. LE COMMUN.

Son état me peine. Je vais.... Mais que vois-
je ! Ma sœur & mon neveu : ils viennent à propos.
Il faudra pour cette fois, qu'ils subissent le joug
de la raison.

SCENE IV.

*Les précédens : M^{me}. LA BARONNE.
M. L'ABBÉ.*

M. LE COMTE.

QUEL intérêt nouveau avez-vous à me présenter ? Je vous ai dit toutes les considérations qui me déterminent à ce mariage. Lorsqu'il s'agit d'une affaire aussi essentielle, on ne fauroit y apporter trop de précautions.

M^{me}. LA BARONNE, à M. L'ABBÉ.

Avec tout son pédantisme, je vois la petite n'être pas trop contente du choix qu'a fait son pere.

M. L'ABBÉ à M^{me}. LA BARONNE.

Ma foi, Madame, nous gagnerons, il n'aura pas la cruauté de l'enterrer toute vive, malgré elle, dans la bourgeoisie.

M^{me}. LA BARONNE.

M. a-t-il consulté le cœur de sa fille ? Croit-il de bonne foi, qu'elle renoncera de bon cœur à tout ce que la naissance peut lui procurer d'avantages ? Tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir des sentimens héroïques tels que les vôtres.

M. LE COMTE.

Madame, pour vous prouver que j'ai fait tout ce qu'un pere doit faire, sans rien avoir à se reprocher, je vais interroger ma fille devant vous, bien décidé à ne point contrarier son choix.

tel qu'il soit , persuadé que je suis , qu'il est digne d'elle & de moi. Emilie ne m'avez-vous pas avoué , il n'y a qu'un instant , que vous aviez donné votre cœur à Alcidor , le fils de Monsieur ?

Mlle. EMILIE , *d'un ton content.*

Oui , mon Pere , il est bien vrai.

Mme. LA BARONNE & M. L'ABBÉ *ensemble.*

Ciel , feroit-il possible ?

M. LE COMTE.

Eh bien ! puisque votre cœur a choisi l'homme que je vous destinois , sans que vous , ni lui vous en doutassiez , je veux que dès ce soir le contrat de mariage soit dressé , avec les clauses les plus avantageuses pour Alcidor.....

Apprenez , Madame , que par cette démarche je ne prétends point braver les personnes de ma condition , qu'au contraire je connois tout le prix d'être descendu d'ancêtres recommandables , & que faute d'un fils qui pût ajouter au lustre de ma famille , je m'empresse à rendre hommage à la vertu & à la raison , en donnant ma fille à un homme digne de son amour , & de mon affection.... Telles sont , Madame , mes volontés , & votre consentement ne pourra qu'ajouter à la reconnaissance que je dois à vos généreux soins envers moi , & au contentement dont nous jouirons tous.

M. LE COMMUN.

Ah ! Monsieur , qui pourroit résister à la douce satisfaction de faire des heureux , en voyant *votre exemple ?*

M. LE COMTE.

Ma chère sœur, je lis dans vos yeux l'effort que vous faites en vain, pour contenir la douce violence, que l'idée d'une bonne action ne manque jamais d'exciter dans tout cœur sensible. Quelle satisfaction ne goûte-t-on pas au moment où l'on se rappelle que l'on a fait des heureux.

M^{me}. LA BARONNE.

Eh bien! oui, mon frère, je consens à cette union, & je renonce au préjugé qui me tiraïssoit.... Je ne vois actuellement dans une naissance illustre, qu'une généalogie d'ayeux, bien méritans de la patrie, qu'elle paye par un nom inscrit dans ses fastes.

M. L'ABBÉ.

(*A part*). Je vois qu'il faut me ranger du côté de la raison. (*Haut*). Je donne à Madame tous les éloges qui sont dus à ses sentimens. Son bon cœur se manifeste partout.

FIDELLE.

(*A part*). Si Compagnon étoit ici, on conclueroit notre mariage aussi. Je cours annoncer cette bonne nouvelle à son maître. (*Elle sort*).

SCENE V.

M. LE COMTE. M^{me}. LA BARONNE.
M. L'ABBÉ. M^{me}. ÉMILIE. M. LE COMMUN.

M. LE COMTE.

J'ai toujours cru qu'un peu de réflexion, vous rameneroit à la saine raison, connoissant toutes les bonnes qualités que l'on aime en vous. Applaudissez-vous d'avoir abjuré une erreur qui fit

trop long-tems le malheur du citoyen foible & opprimé.

M. LE COMMUN.

Si tous les habitans qui composent ce vaste Royaume , vous ressemblaient , on verroit la confiance renaître avec l'abondance , & toute dissension finiroit.

SCENE VI.

Les précédens , ALCIDOR. FIDELLE. COMPAGNON.

ALCIDOR , court se précipiter aux genoux de M. le Comte.

Mon pere , (puisqu'il m'est permis de vous donner ce nom) comment reconnoître l'inestimable bienfait dont vous me comblez ? Tout mon sang & ma vie ne peuvent payer un don si précieux. (M. le Comte le releve).

M. LE COMTE.

Mon fils , c'est à vos vertus que vous en êtes redévable , ma sœur mérite aussi vos remerciemens.

ALCIDOR.

Ah ! Madame , toute ma vie sera employée à vous témoigner ma reconnaissance.

M. LE COMMUN.

Mon fils , c'est en pratiquant toutes les vertus d'un bon citoyen , que vous vous rendrez digne de soutenir le pesant fardeau que vous confie une

famille illustre ; vos devoirs deviennent plus grands : plus l'on est élevé, plus l'on doit l'exemple des vertus.

M^{lle}. ÉMILIE.

L'amitié & l'estime de mon pere, le consentement de ma tante & de mon cousin, mon propre choix justifient assez notre confiance.

COMPAGNON.

M. le Comte, j'aime bien Mademoiselle Fidelle ; elle m'aime bien aussi, n'est-il pas vrai ?

FIDELLE.

Oui.

COMPAGNON.

Nous vous demandons votre consentement pour nous marier.

M. le COMTE.

Je vous le permets très-volontiers, & je me charge de tout.

COMPAGNON à FIDELLE.

N'ai-je pas bien fait d'aller chez le notaire, notre contrat est dressé, il n'y manque plus que la somme que Monsieur voudra nous donner.

SCENE VII.

Les précédens, L'AMI.

L'AMI.

M. le Comte, tout le Bourg est assemblé à la porte du Château ; deux des plus anciens sont

sortis des rangs , & ont demandé , au nom de tous , à ce que vous veniez vous mettre à leur tête , pour faire des réjouissances au sujet du beau discours que notre bon Roi a prononcé à l'Assemblée Nationale.

M. LE COMTE.

Tout concourt à nous transporter d'alégresse en ce jour..... Allons , mes amis , donner des preuves de notre amour pour le Roi & les bons citoyens.... Plût-à-Dieu que l'union intime du Souverain avec ses sujets , soit l'époque du bonheur des François , & que la naissance & les honneurs , exemps de préjugés , fassent triompher la vertu & la raison.

Fin du troisième & dernier Acte.

*Vu & approuvé & permis de représenter. A Caen,
au Comité-Général. Le 13 Fév. 1790.*

L'Abbé DE JUMILLY, Président.

A CAEN, de l'Imprimerie de P. J. A. CHALOPIN,
1790.

